

DIANA RÎNCIOG

**HISTOIRE ET MENTALITÉS DANS
L'ŒUVRE DE GUSTAVE FLAUBERT**
(*Étude sur la Correspondance*)

Préface de Franck COLOTTE

Deuxième édition

INSTITUTUL EUROPEAN
2013

TABLE DES MATIÈRES

Flaubert, un historien des mentalités / 7

Avant propos de l'auteur / 9

1. L'HISTOIRE DES MENTALITÉS: CONCEPTS ET MÉTHODES / 13

1.1 Argument / 13

1.2 L'apparition de l'histoire des mentalités / 14

1.3 Les mentalités – concept et objet d'étude / 15

1.4 Fonctions des mentalités / 17

1.5 La psychologie des masses / 19

1.6 La formation des mentalités / 21

1.7 Mentalité et cadre de vie / 22

1.8 Évolution et changement des mentalités; la résistance des mentalités au changement / 22

1.9 L'étude des mentalités / 24

1.10 La nouveauté de l'histoire des mentalités / 25

1.11 Les mentalités – un dialogue de l'histoire avec le temps / 28

1.12 L'histoire des mentalités entre le héros quotidien et le mythe de la vie privée / 30

1.13 L'utilité et les limites de l'histoire des mentalités pour notre étude / 33

2. LA CORRESPONDANCE: LECTURE ET INTERPRÉTATION / 35

Une nouvelle approche de la Correspondance de Gustave Flaubert / 35

2.1. Situation statistique des destinataires des lettres flaubertiennes / 41

2.2. Présentation générale de la Correspondance de Gustave Flaubert / 42

2.3. Vers une conquête de la vie privée – prémisses de la correspondance au XIX^e siècle / 57

3. L'UNIVERS DE LA VIE PRIVÉE DANS LA VISION DE GUSTAVE FLAUBERT / 63

3.1. Amitié / 63

3.2. Amour; femmes; mariage; enfants / 64

3.3 Argent / 69

- 3.4 Bonheur /vs/ malheur / 72
- 3.5 Désir; rêve; excès / 79
- 3.6. Ennui; monotonie; spleen / 83
- 3.7 Larmes; tristesse; solitude / 85
- 3.8. Nature; voyage / 89
- 3.9. Religion; moralité /vs/ immoralité / 100
- 3.10. Vieillesse; mort / 106
- 4. REPRÉSENTATIONS DE LA VIE PUBLIQUE DE L'ÉPOQUE / 113
 - 4.1 Banal(ité); médiocrité; bêtise; lieux communs / 113
 - 4.2 Changement des mentalités / 122
 - 4.3. Éducation; enseignement / 124
 - 4.4. Guerre / 126
 - 4.5. Histoire; passé /vs/ avenir / 127
 - 4.6. Masses; foule / 129
 - 4.7. Mœurs; faits quotidiens / 131
 - 4.8. Paris; vie mondaine / 133
 - 4.9. Politique / 137
 - 4.10. Presse / 139
 - 4.11. Société / 140
 - 4.12. Théâtre / 141
 - 4.13. Tolérance /vs/ intolérance / 142
- 5. RÉFLEXIONS ET SENTIMENTS SUR LE MONDE ARTISTIQUE ET PHILOSOPHIQUE / 145
 - 5.1. Contemporains; confrères / 145
 - 5.2. Correspondance des autres écrivains / 149
 - 5.3. Livre; lectures formatrices / 155
 - 5.4. Philosophie; philosophes / 163
 - 5.5. Rejet des écoles littéraires / 165
 - 5.6. Travail de l'artiste / 166
- Conclusions / 175
- Bibliographie / 179
- Addendum 1 / 185
- Addendum 2 / 217
- Addendum 3 / 241
- Addendum 4 / 254
- Rezumat / 269
- Summary / 271

Flaubert, un historien des mentalités

La correspondance d'un auteur est un espace littéraire dialogique polycéphale au sein duquel l'échange épistolaire non seulement renseigne sur l'écrivain – ses petits travers et ses grands soucis, mais encore permet de donner un éclairage sur une œuvre, une pensée et une création. L'épistolier se livre, à la fois à son destinataire et à son lecteur, en faisant abstraction des obsessions et fixations des théories de la littérature ou autres considérations esthétiques et stylistiques – qui eurent pour Gustave Flaubert l'importance que l'on sait. Cette perspective du « cœur mis à nu » – pour pasticher la formule de Baudelaire, sous-tendu par un ensemble kaléidoscopique de missives, constitue une porte ouverte sur l'arène de l'intime, un creuset hétéroclite des épanchements de l'ermite de Croisset. La lettre permet à l'écrivain de s'adresser à autrui hors de sa présence, à l'abri de ses réactions immédiates. Cette distance est même, assez fréquemment, la condition *sine qua non* de la proximité : à lire la correspondance de Flaubert, on s'aperçoit qu'entre Louise Colet et lui, il n'y a de proximité possible qu'en raison de la distance qui sépare Croisset de Paris.

Le genre épistolaire est un genre protéiforme, et la lettre, un objet difficilement identifiable du point de vue littéraire. Longues missives ou courts billets, les lettres sont privées ou publiques, confidentielles ou ouvertes, censées exprimer l'intime ou destinées à exercer une action sur le monde, rédigées « à sauts et à gambades » – comme dirait Montaigne, ou rédigées dans les règles de l'art. Flaubert-épistolier constitue un exemple éclairant de cette diversité et de cette protéiformité. Sa correspondance acquiert ainsi un statut de « work in progress » : avec le temps, elle se décante et tend à devenir une authentique œuvre littéraire, psychologique, polémique, sociologique, etc. Au sein d'un ensemble aussi riche et composite que peut l'être la correspondance de Gustave Flaubert, une étude portant sur les représentations mentales des individus et des sociétés trouve sa place et sa justification. L'histoire des mentalités constitue en effet, depuis le début des années soixante, l'un des champs les plus féconds de

la recherche historique : elle est un élément essentiel de ce que Jacques Le Goff a défini comme la « nouvelle histoire ».

Avec fluidité, pertinence et minutie – principe flaubertien s'il en est, la présente étude se fixe pour objectif de rendre compte de ces différentes représentations sociétales et humaines – et en premier lieu personnelles, qui s'entremêlent et se dessinent à travers la production épistolaire de Flaubert. Qu'il s'agisse de la sphère privée ou de sa bibliothèque mentale, de réflexions sur la vie publique ou sur la république des lettres de l'époque, sa correspondance tire son intensité de cet entrelacs textuel – « textus » en latin signifiant « tissu », dont Diana Rînciog s'emploie à dénouer les fils afin d'esquisser les contours d'une histoire des mentalités chez Flaubert. Pénétrer dans l'univers mental d'un écrivain aussi haut en couleur que l'auteur de *Madame Bovary* – et essayer de rendre le latent patent, semble relever de la gageure. Or, l'auteure parvient à dégager un certain nombre d'éléments constitutifs en matière de formes de pensées, de croyances et de sentiments qui transpirent à travers le texte flaubertien, que sous-tend une interaction permanente entre la pensée individuelle (celle de l'auteur ou de ses correspondants) et son milieu social voire civilisationnel. Diana Rînciog examine la correspondance de Flaubert sous de nombreux angles et met ainsi en place un parcours jalonné de balises thématiques telles que l'amitié, l'argent, le bonheur, l'éducation, la guerre, la presse, les lectures formatrices, etc.

Dans la mesure où on ne part pas en « Flaubertie » sans carte ni boussole, ce travail de défrichage est d'autant plus profitable qu'il offre une nouvelle perspective aux études flaubertiennes. Il montre en effet que, pour Flaubert, la dépendance historique et sociale des passions humaines est indiscutable. En définitive, en essayant de comprendre la vision de l'écrivain sur l'histoire – avec le côté médical, scientifique de sa création, Diana Rînciog nous fait découvrir, avec passion et érudition, un Flaubert historien des mentalités avant la lettre.

Franck COLOTTE (Université du Luxembourg)

1. L'HISTOIRE DES MENTALITÉS: CONCEPTS ET MÉTHODES

« L'histoire signifie deux choses: continuité et changement. »
(Jacques Le Goff)¹

1.1. Argument

Dans la présente étude, nous allons essayer de réaliser une nouvelle lecture des documents littéraires, c'est-à-dire une interprétation du point de vue de l'histoire des mentalités de l'œuvre flaubertienne, là où cela est possible. Une nouvelle perspective historique est également la prémisse de cette recherche, conformément à laquelle l'historien doit s'adresser à la littérature, en tant que document révélateur pour la connaissance de la vérité.

Cette attitude représente un progrès important pour la mentalité de l'historien, si nous pensons aux positivistes qui s'arrêtaient « à l'épiderme des manifestations humaines », enregistrant seulement les événements.² De plus, le temps n'est pas unitaire, comme avaient dit les positivistes. Il s'agit plutôt de plusieurs couches successives, la société étant une « géologie morale », selon l'expression d'Henri Focillon. Chaque société a aussi son *imaginaire* qui dépasse le réel, et qui intéresse surtout l'écrivain. Celui-ci, en voix sonore de son époque, s'efforce de pénétrer dans la profondeur des mentalités.

Dans son ouvrage intitulé *Comment on écrit l'histoire*, Paul Veyne véhiculait le syntagme de *l'histoire totale*, en le justifiant par la juxtaposition qui se réalise, de nos jours, entre les domaines les plus divers: démographie,

¹ La phrase a été prononcée par Jacques Le Goff en 1994, dans une interview à l'occasion de la fête organisée pour lui offrir le titre « Docteur Honoris Causa » par les Universités de Cluj et de București.

² Duțu, Al., *Literatura comparată și istoria mentalităților*, Ed. Univers, București, 1982, *passim*.

économie, mentalités. Par conséquent, selon l'auteur, tout est histoire, l'histoire n'existe pas. C'est le non-événementiel, dont nous n'avons pas conscience, qui fait désormais la substance de cette nouvelle extension de l'histoire, orientation que le génie de Balzac avait saisie, même sous la forme d'un reproche adressé aux historiens: en 1842, dans l'avant-propos à la *Comédie humaine*, l'écrivain observait, avec raison, que ceux-ci avaient négligé l'histoire des mœurs.

La conclusion de Paul Veyne est qu'il s'agit d'une extension de l'histoire, « ce qui ne signifie pas du tout que l'histoire diplomatique de Louis XIV sera remplacée par la description des émotions du peuple parisien lors des rentrées solennelles du roi [...]. »¹

En outre, remarque Dolores Toma, la nouvelle discipline, l'histoire des mentalités, se veut une *histoire des profondeurs*:

Et, comme celles-ci ne sont pas visibles, elle se propose de les reconstituer par la force de l'intelligence, de la science, comme la paléontologie qui fascinait Balzac par sa capacité de reconstituer l'animal à partir d'une dent.²

1.2. L'apparition de l'histoire des mentalités

L'histoire des mentalités a été fondée et illustrée en France par un grand médiéviste (le Marc Bloch des *Rois Thraumatourges*) et un seiziémiste (le Lucien Febvre de la *Religion de Rabelais*).

Il y a eu des prédécesseurs bien avant qu'on parle de l'histoire des mentalités: un Pierre Caron dans les *Massacres de Septembre*, un Georges Lefebvre dans la *Grande Peur*, un Albert Soboul dans les *Sans-Culottes parisiens*.

Mais la découverte des *mentalités collectives* est dérivée des analyses d'histoire sociale, qui furent assez fouillées pour faire apparaître qu'une partie de la culture inconsciente de la psychologie (et des façons d'être coutumières) des gens avait leur propre rythme d'évolution, distinct à la fois de l'évolution de la condition matérielle objective et l'évolution de la culture intellectuelle ou politique apprise.

Maurice Agulhon affirme que l'histoire des mentalités cesse d'être un sous-secteur de l'histoire sociale. Dès lors, la réalité *mentalités* est reconnue comme spécifique et donc on pouvait lui consacrer des études exclusives.

Certains historiens sont arrivés à l'histoire des mentalités par d'autres voies d'accès que celle du social. L'une de ces voies d'accès est dans le

¹ Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, Paris, 1971, p. 35.

² Toma, Dolores, *Histoire des mentalités et cultures françaises*, Ed. Universităţii din Bucureşti, 1996, p. 11.

prolongement de la démographie historique (dans ce domaine le pionnier pour le XX^e siècle est Philippe Ariès). Une autre voie d'accès est dans le prolongement de *l'ethnologie*. À partir du moment où les coutumes, les rites familiaux et sociaux, les fêtes, les jeux, les loisirs, les lectures de nos contemporains sont objets d'études scientifiques, pourquoi – s'interroge Maurice Agulhon – l'historien du XIX^e siècle n'irait pas chercher lui-même dans les documents la trace des réalités matérielles et mentales que le folkloriste observe?

Alors se pose le problème suivant: quelles archives y a-t-il pour les mentalités? Rien d'aussi spécifique que pour l'économie ou la religion, la politique ou le social. Ce qu'on cherche effectivement, c'est qu'à partir des traces matérielles de la vie quotidienne, des témoignages visuels du décor de la vie on découvre tout un univers mental des individus, une manière commune de réagir devant telle ou telle réalité de la vie de tous les jours, qui, apparemment, n'aurait rien de sensationnel, ne mériterait point d'être retenue.

1.3. Les mentalités – concept et objet d'étude

D'habitude, le concept de *mentalité* s'utilise au pluriel, pour désigner un vaste panorama susceptible de former la matière de toute une histoire, en tant que discipline plutôt récente de l'étude. En effet, l'histoire des mentalités « est une direction de recherche nouvelle, qui s'est développée pendant la moitié du XX^e siècle. Elle montre que nos ancêtres, ou tout simplement nos prédécesseurs, voyaient le monde d'une façon tout à fait différente de la nôtre, qu'ils avaient d'autres sentiments, une autre perception du temps et de leur propre corps, d'autres croyances et valeurs. Elle révèle des mondes inconnus, étranges, comme une sorte de science-fiction tournée non pas vers l'avenir, mais vers un passé qui s'avère être tout aussi surprenant ».¹

Une définition du terme *mentalité* nous est donnée par Alex Mucchielli, au début de son ouvrage destiné à l'éclaircissement du problème de cette nouvelle approche: « Une mentalité est façonnée par l'éducation, par toutes les expériences de la vie sociale, par la participation de tous les instants à divers groupes qui ont leurs habitudes de jugement et de comportement. »²

Pour mieux déceler le terme de *mentalité*, il faut le rattacher à la notion sociologique de *culture*, qui, dans le même ouvrage, est vu comme « un

¹ Toma, Dolores, *Histoire des mentalités et cultures françaises*, Ed. Universității din București, 1996, p. 5.

² Mucchielli, Alex, *Les mentalités*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1985, p. 5.

ensemble d'acquis communs aux membres d'un groupe (plus ou moins vaste). Ces acquis servent de références permanentes et inconscientes pour la perception des choses, pour les évaluations faites et interviennent dans l'orientation des conduites. » Alors, la *culture*, reprend l'auteur, « c'est ce qui reste, en commun avec ceux de notre groupe, lorsque l'on a tout oublié. »¹

En ce qui nous concerne, l'accent tombe surtout sur l'idée d'*acquis inconscients*, désignant plus ou moins des tranches de population, mais formant en tout cas la prémisse de l'étude basée sur l'histoire des mentalités. « Notre culture » est finalement une richesse que nous partageons avec les autres, c'est-à-dire les habitudes de raisonner, de penser, nos réactions surprises dans le rythme quotidien de la vie.

Pourtant, il y a toujours une sélection qui s'impose, car, tout comme affirme l'anthropologue R. Benedict², une culture est un choix d'éléments, c'est-à-dire d'activités, de coutumes et de rituels, de croyances, d'institutions, etc., fait dans l'énorme éventail de toutes les possibilités. C'est là qu'intervient la *personnalité de base* (terme proposé par Kardiner, en 1945): « une configuration psychologique particulière propre aux membres d'une société donnée, et qui constitue la *matrice dans laquelle les traits de caractère individuel se développent* »³.

De cette manière, la mentalité est – pour le sociologue – le système construit de valeurs, auquel il peut rattacher la vision du monde, les attitudes envers les objets nodaux et les comportements typiques d'un groupe d'individus⁴.

Le terme de *mentalité* peut entrer en relation avec celui d'*idée*, mais il faut clairement souligner qu'il ne s'agit guère d'une synonymie, ni même partielle. Les idées peuvent caractériser un individu, une famille, une génération, une communauté religieuse. Pour que le phénomène du changement de mentalité intervienne, il est nécessaire que certaines idées se rattachent à un grand nombre de personnes et, surtout, qu'elles soient résistantes, qu'elles s'imposent, qu'elles influencent la capacité des gens de se comporter, de prendre des décisions.

Dans le chapitre *L'humanité se décline au pluriel*, Alain Finkielkraut affirme qu'il y a une pluralité des cultures. En donnant l'exemple de la France – qui ne se réduit pas à la francité! –, l'auteur de ce beau livre, *La défaite de la pensée*, parle d'une « fidélité à l'universel », c'est-à-dire au siècle des

¹ Mucchielli, *Les mentalités*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1985, p. 8.

² *Ibid.*, p. 12.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

nationalismes, la France a eu le mérite et l'originalité de refuser « l'enracinement de l'esprit¹ ».

Ainsi, les nations européennes se transforment-elles en « sociétés multiculturelles », où les principes fondamentaux seraient: le droit à la différence, le métissage généralisé et le droit de chacun à la spécificité de l'autre². Le nouveau modèle idéal, issu de cette théorie, serait, à son tour, « l'individu multiculturel ».

En tout cas, cette vision plurielle de la culture (toutes les cultures sont également légitimes, tout est culturel) évite le grand danger de l'*ethnocentrisme*, c'est-à-dire celui de se centrer sur sa propre ethnie.

Dans un autre livre fameux, *La Culture au pluriel*, Michel de Certeau explique les mécanismes de l'évolution de chaque culture, qui prolifère sur ses marges. Il s'agit d'un « pullulement créateur », l'innombrable variante qui pullule, telle une moisissure, dans les interstices des ordres micro- et macro-physiques, c'est notre culture.

Michel de Certeau nous avertit qu'il faut cesser de supposer une césure entre l'acte de *lire* et celui d'*écrire*, car le premier représente une créativité silencieuse, tandis que l'autre est la créativité d'un nouveau texte. Selon lui, l'ancienne conception sur la culture – qui séparait l'élite des masses – s'est dirigée vers l'idée que « le nombre se mit à vivre ». Par conséquent, Michel de Certeau se défie de la vision, si répandue, qui concevait l'action culturelle et sociale comme une pluie bienfaisante, apportant à la classe populaire les « miettes » tombées de la table des savants et des puissants.

1.4. Fonctions des mentalités

Selon Alex Mucchielli, une mentalité fonctionne comme une idéologie et cherche à expliquer tout phénomène, car elle est porteuse d'une « vision du monde³ ». Ainsi engendre-t-elle une explication du réel, influence constamment le raisonnement, en étant une composante essentielle de l'identité culturelle d'un groupe, mais aussi « une source de cohésion du groupe⁴ ». En conclusion, la mentalité représente la trame psychique de référence commune à un groupe d'hommes.

¹ Finkielkraut, Alain, *La Défaite de la pensée*, Gallimard, Paris, 1987, p. 136.

² *Ibid.*, p. 149.

³ Mucchielli, Alex, *Les mentalités*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1985, p. 21.

⁴ *Ibid.*, p. 22.

Cela veut dire que rien n'est éternel ou universel. L'homme n'a pas été toujours le même, il a changé continuellement, en ce qui concerne les sentiments et les attitudes fondamentaux. Dans le chapitre de son livre, Dolores Toma montre que les études du type « la modernité de Villon » ou bien « Rabelais, notre contemporain » sont issues d'une illusion, d'un modernocentrisme plutôt naïf, orgueilleux. Il faut, tout au contraire, lire et comprendre la littérature d'une époque révolue comme un univers à part, déchiffirable uniquement par la grille des mentalités de cette époque-là. Une telle approche semble être celle de *Salammbô*, le roman carthaginois de Gustave Flaubert. D'ailleurs, l'écrivain avait avoué qu'un livre n'a jamais été pour lui qu'une manière de vivre dans un milieu quelconque. Pourtant, la critique littéraire ne va pas goûter ce roman, à cause du préjugé suivant: on la restitue, l'Antiquité, on ne la ressuscite pas. Sainte-Beuve lui-même n'aimait pas du tout la psychologie des personnages, qui lui apparaissaient vulgaires, grossiers; *Salammbô* lui semblait irréelle, sans aucune logique. Certes, le maître de la critique du XIX^e siècle, un esprit éclairé, que Flaubert respectait d'ailleurs, ne pouvait pas comprendre un roman historique au-delà la restitution faite par le regard de son époque. Se situer dans l'espace antique, juger selon les sensibilités de ce temps ancien, tout cela lui semblait impossible, incompréhensible, inutile ou même erroné.

Pour expliquer son point de vue, Flaubert écrit à Sainte-Beuve (décembre 1862), en répondant ainsi aux allusions et aux accusations au sujet du procès intenté à *Madame Bovary*, de même qu'aux jugements sur *Salammbô*, où l'on dénonçait « le mauvais goût », « l'érotisme », visant surtout le chapitre intitulé *Sous la Tente*, ou bien les « obscénités » de la scène du Serpent, comme autrefois c'était l'épisode du « fiacre » de *Madame Bovary*:

Madame Bovary est agitée par des passions multiples; *Salammbô*, au contraire, demeure clouée par l'idée fixe. C'est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse? N'importe! Je ne suis pas sûr de sa réalité. Car ni moi, ni vous, ni personne, aucun Ancien et aucun Moderne ne peut connaître la femme orientale par la raison qu'il est impossible de la fréquenter¹.

Cette lettre, écrite dans l'esprit d'une parfaite sincérité, a été envoyée par Flaubert à son maître, après lui avoir offert « avec tremblement » son roman carthaginois, en attendant plein d'impatience le verdict du critique.

¹ Lettre de Gustave Flaubert à Sainte-Beuve, Paris, 23-24 décembre 1862, tome III, p. 277

1.5. La psychologie des masses

Le titre de ce sous-chapitre est aussi le titre d'un ouvrage devenu classique¹, écrit par Gustave Le Bon (1841-1931), le fondateur de la psychosociologie. Son principe est que les seuls changements importants d'où proviennent le renouvellement des civilisations sont dans les opinions, les conceptions et les croyances.

Le concept fondamental chez Le Bon est *la foule*. En expliquant la typologie des foules (pieuses, criminelles, héroïques), l'auteur affirme que les individus d'une foule *se rassemblent* par les éléments inconscients qui constituent l'âme de la race et *se distinguent* par les éléments conscients (éducation, hérédité).

Selon Gustave Le Bon, la foule est toujours médiocre, inférieure du point de vue intellectuel à l'individu isolé. Tout comme les sauvages ou les enfants, la foule croit à l'invraisemblable. Du moment où ils font partie de la foule, et le savant et l'homme inculte deviennent incapables d'observation.

Les événements les plus douteux sont ceux qui ont été observés par le plus grand nombre de personnes. Les foules sont impressionnées par les héros. Gustave Le Bon constate que, dans la foule, l'imbécile l'ignorant et le jaloux sont délivrés du sentiment de leur impuissance. Les foules respectent les tyrans, n'aiment pas les nouveautés et admirent les traditions.

Si les idées ont besoin de beaucoup de temps pour se fixer dans la conscience des foules, elles ont besoin de beaucoup plus de temps pour disparaître. C'est ainsi que les foules sont toujours en retard – quant aux idées – avec plusieurs générations, par rapport aux savants et aux philosophes.

Les foules sont attirées par le miraculeux et par l'apparence, car ce qui compte aux yeux des gens ne sont pas les faits, mais *la manière* dont on leur présente les faits. Sans traditions, aucun peuple ne peut exister. La difficulté est de trouver l'équilibre entre la stabilité et la variabilité.

Les *idées* sont, selon l'expression de Gustave Le Bon, « les filles du passé » et « les mères du futur », tandis que les *institutions* ne créent pas une époque, mais sont créées par une époque: elles n'ont pas de valeur en elles-mêmes, étant adéquates pour un certain moment et détestables pour un autre. Ce n'est pas la raison qui touche les foules, mais les images, pas la vérité, mais l'illusion.

Quant aux dirigeants des foules, ce sont des gens d'action, doués d'une grande volonté. Savoir l'art d'impressionner l'imagination des foules signifie gouverner. Celui qui sait illusionner les foules est leur maître, celui qui les désillusionne – leur victime.

¹ Le Bon, Gustave, *Psihologia mulțimilor*, Ed. Științifică, București, 1991.